

Chronique, en conclusion de la matinée consacrée à la « Sous protection sociale » le 22 septembre 2016

Il y avait le journaliste français Jean Hatzfeld - qui depuis n'est évidemment plus journaliste mais est devenu écrivain -, il y avait donc ce journaliste qui, revenant au Rwanda un an après le génocide rencontre une survivante qui lui explique que là, exactement là où ils se parlent, il y a eu un massacre, au même endroit exactement, un an avant exactement, à la même heure exactement et ce qui trouble le journaliste, c'est que un an avant exactement, à la même heure exactement, au même endroit exactement, il était là exactement et qu'il n'a exactement rien vu, exactement rien perçu, exactement rien aperçu. Mais c'est normal lui dit la dame : « Ce que l'on n'a jamais vu, on ne peut pas le reconnaître ».

Hé bien, de quoi avons-nous parlé d'autre ce matin ? De ce que nous reconnaissons, de ce que nous ne reconnaissons pas, de ce qui échappe, de ce qu'on ne voit pas, de ce qu'on ne voit plus...

Et nous avons plus précisément parlé de la reconnaissance de nouvelles formes de précarités que nous n'avons jamais vues qui viennent s'ajouter à des formes de pauvreté devenues tellement connues que nous ne les voyons plus. Car voilà où nous en sommes : nous ne reconnaitrions pas ce que nous n'avons jamais vu et nous ne verrions plus ce que nous connaissons déjà... De sorte que si l'on a bien compris, si l'on a bien suivi, c'est cette reconnaissance même qui demande à être désormais reconnue. Et quelqu'un s'est même très finement demandé si le fait que l'on ne reconnaisse pas la reconnaissance n'était pas paradoxalement une première façon de la reconnaître.

Car finalement, peut-être bien que reconnaître n'est jamais qu'une autre manière de naître - ou de renaître même, pourquoi pas- à cette chose que l'on pourrait appeler la problématisation ou mieux la politisation de la question sociale. Ce retour du politique dans le social est en effet une absolue, une impérieuse, une suprême nécessité - comme y appelait Nicolas De Kuyssche-, là où - comme le disait Willy Lahaye - ce sont les chiffres qui occupent le paysage, là où ce sont les chiffres qui composent l'horizon.

Et bien entendu, nous *reconnaissons* que les chiffres ne sont évidemment pas politiques. Et nous *reconnaissons* qu'ils ne sont pas idéologiques non plus. Nous *reconnaissons* parfaitement qu'un chiffre est un chiffre et que deux et deux font quatre, sauf que ce n'est peut-être pas les mêmes deux et peut-être pas les mêmes quatre : ce que l'on n'a jamais vu on ne peut pas le reconnaître, mais ce que l'on n'a jamais regardé ou ce que l'on a mal regardé non plus...

Et précisément, si j'en reviens à cette reconnaissance qui serait une renaissance - mais je vais revenir plus tard aux chiffres aussi promis - je me suis demandé ce que je faisais en 1976, année versée en CPAS, 40 ans mazette, excellent anniversaire les gens, vraiment excellent anniversaire aux bénéficiaires, allocataires, usagers, clients, usagers-clients et j'en passe, et

bon anniversaire à moi aussi et à mes 40 ans bruxellois puisque en 1976 je quittais le giron familial et sa *sécurité*, c'est-à-dire que, dans la vision que nous donnait tout à l'heure Nicolas sur les nouvelles formes de pauvreté, je commençais donc à me disqualifier et voilà que 40 ans plus tard je confirme j'ai des enfants, j'en connais, et de fait ce n'est pas faux cette histoire de disqualification des jeunes, elle est à l'œuvre, elle est active, elle est terrible. Je pense qu'on peut dire ça, que la disqualification est un état socialement activé. On peut dire ça. La précarité qui est un état socialement activé se heurte à un terrible Etat social terriblement actif. Et si je pense à ces disqualifications terriblement activées en faisant le compte des nouveaux disparus, des jeunes donc, mais aussi des monoparentaux, des travailleurs pauvres ou des retraités, et si j'adhère à l'idée que la disqualification commence au moment où un jeune quitte le giron familial, alors je demande ce qui se passe, oui, qu'est-ce qui se passe, si le giron familial est déjà monoparental ?

Cette question-là n'est pas soluble par des chiffres, voyez j'y reviens. Le chiffre a dit Willy Lahaye ne dit pas la vie, le chiffre ne dit rien de la vie, le chiffre peut même nous éviter ce moment très ennuyeux et parfois fort long entre la naissance et la mort et qu'on appelle la vie. Mais c'est pure logique parce que pour l'Etat social actif - pour ce qui se déduit de l'idéologie néolibérale qui est à l'œuvre depuis, tiens depuis une quarantaine d'années aussi, bon anniversaire idéologie néolibérale, bon anniversaire Maggy Thatcher, bon anniversaire Augusto Pinochet ! - la vie n'existe que dans un présent toujours recommencé, dans un présent rendu immobile, un présent qui est déjà une façon d'être mort, un présent mort qui ne peut se traduire que par les chiffres et la quantification mais qui pour se dire a perdu les mots du politique. C'est-à-dire de la vie.

Vous vous souvenez de ce que l'écrivain et philosophe Albert Camus disait ? Il disait que mal nommer les choses ajoute au malheur du monde et il savait de quoi il parlait : dans sa jeunesse Camus avait été gardien de but, il savait que presque goal ce n'est pas goal, que juste à côté ce n'est pas marqué et il savait donc parfaitement que le mot juste à côté, hé bien, il est juste à côté.

Et alors donc, tiens, au fait, comment nommer les bénéficiaires, allocataires, usagers, clients, usagers-clients et j'en passe... ? Comment nommer ces personnes et pas juste à côté ? Ce n'est justement pas une question que l'on se pose depuis 40 ans, mais c'est justement une question que l'on se pose précisément aujourd'hui, 40 ans plus tard. Nommer pour reconnaître. Et à Nantes, il y a un travailleur social qui s'occupe de la dernière cantine ouvrière, enfin cantine populaire, enfin restaurant des gens, c'est sur l'île de Nantes à côté des éléphants et des bars branchés et qui emploie le mot « passagers » et c'est une notion forte parce qu'elle suppose une temporalité, qu'elle est donc dans la vie et pas dans la mort sinon ce mot serait un chiffre et il dirait, ce travailleur social, il dirait : j'ai fait 60 assiettes. Ou 80. Ou 4603. Dans ce mot de passagers, il y a cet aspect éphémère qui permet la vie. C'est ce qui en fait une notion forte.

D'autant que dans ce passage, on n'entend pas seulement le temps, on aperçoit, on *reconnaît* aussi l'espace. Comme l'a aussi dit Nicolas, il s'agit aussi d'inscrire ces appellations, ces

dénominations, ces intitulés dans un territoire, peut-être pas totalement dans un territoire géographique mais dans quelque chose qui s'appellerait par exemple « le peuple » si ce mot-là n'avait pas non plus été volé au peuple. Car tout se vole, tout se dérobe et entendez bien aussi ce verbe, dérober, c'est-à-dire aussi que ces viols et ces détournements de mots font littéralement se dérober le sens sous nos pieds. Nous sommes aussi devenus précaires de mots si même nous sommes devenus plus riches de chiffres qui nous appauvrissent.

Et devant cela, n'est-ce pas, l'on nous pousse à mener des actions de poules sans tête : l'urgence d'agir ne précède pas seulement le droit et ne précède pas seulement ce sens dont nous avons tant parlé aujourd'hui, mais les remplacent.

40 ans, c'est donc un chiffre. 40 ans, ça n'a donc pas de sens. Mais ce qui en a, c'est le temps que ça prend, 40 ans.

Cette notion de temps, elle est revenue à plusieurs reprises ce matin, dans ce qu'elle contient effectivement de faculté de dissidence : elle est revenue dans ce que disait Jean en introduction, et chacun sait ici que Jean entretient avec le temps une relation disons singulière ; elle est revenue dans ce qu'ont dit Nicolas et Willy dans leurs interventions; elle est revenue dans ce qui s'est raconté autour des tables et sur les chaises de cette assemblée. Partout dans cette salle, tout le temps il y a eu cette question du temps, du comment faire avec le temps, de comment en fabriquer, de comment le reprendre, du combat qu'il suppose. Une question qui renvoie à l'interrogation sur la dépolitisation du système, avec en miroir cette accumulation asphyxiante d'un 2016 horribilis avec les exclusions, les non recours, la fusion communes-CPAS, la mise en cause du secret professionnel, le PIIS, le dossier électronique n'en jetez plus. Imaginez ça : le dossier électronique comme bracelet du même adjectif, comme s'il nous attachait à la manière dont le néolibéralisme voulait que le temps se passe et désirait que nous le passions.

Mais là, je vous le dis tout de suite et puisque les jeunes n'ont pas peur de l'avenir ainsi que l'a dit Martin tout à l'heure, là, les amies, les amis, nous ne sommes vraiment pas prêts à en prendre pour 40 ans.

Paul Hermant